

XYZ. La revue de la nouvelle

« Demandez *L'Humanité*...! »

François Piazza



Numéro 40, hiver 1994

Alcôve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4348ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Piazza, F. (1994). « Demandez *L'Humanité*...! ». *XYZ. La revue de la nouvelle*, (40), 37–39.

«DEMANDEZ L'HUMANITÉ...!»

FRANÇOIS PIAZZA

Ce dimanche-ci, la pluie donne à la rue Berri le gris charbonneux de l'automne à Paris dans le jardin du square Babylone...

Tu habitais une chambre mansardée dans un septième étage, coin Babylone et Velpeau, face au Bon Marché, ce palais rococo de granit patiné et de bronzes verdâtres dont on voyait le toit cuivré dès que l'on soulevait le panneau de ta fenêtre en tabatière.

Hélène ou Marie? Pardon, je ne sais plus. Pourtant tu restes en moi vivante à jamais dans cet instant où, t'étant levée, tu m'apparus mince et gracile, les cuisses oblongues et les seins menus, dans le jour gris tombant en biais du vasistas.

« Tout est affaire de décor — Changer de lit, changer de corps — À quoi bon puisque c'est encore — Moi qui moi-même me trahit¹? »

Curieux. Sans doute sommes-nous chacun dans le passé de l'autre une ombre agréable qui ne fit que passer, mais Aragon que nous aimions, nous unit encore. Louise — Mais l'étais-tu? —, dans les extases de la première nuit, tu m'avais appelé Henri. Moi à travers ton corps, je fuyais encore celle qui...

Nous n'avions à nous que la nuit du samedi. Après le cinéma ou le petit bal d'ouvriers endimanchés — « le guinche », comme tu disais! — au Missouri de la rue de Bellechasse que tu m'avais fait découvrir. Nous étions jeunes alors: les sept étages escaladés par l'escalier de service, malgré les muscles endoloris et la tête engourdie par les relents des panachés qui nous râpaient le palais, arrivés dans ta chambre il nous restait encore de la vigueur à revendre.

1. « Est-ce ainsi que les hommes vivent? » (Aragon).

Sur ton petit lit à ressorts où tu aimais te faire prendre les bras devant, les reins cambrés, le cul crispé autour de mon membre, la tête en arrière, feulant à chaque à-coup, tu ressemblais dans la pénombre aux louves blanches du Grand Nord hurlant après la lune. Surtout dans tes clameurs quand l'orgasme se faisait attendre. Tu aimais l'amour ; moi, le faire. Nos ardeurs s'affaissaient avec le petit jour. Hélas, le temps de fermer la paupière et le réveil sonnait ! Ton parti nous sortait du lit.

C'est alors que tu te dressais nue... Comme à l'instant qui m'est revenu...

Dans le matin gris, le pas incertain, on allait chez Nénesse, le bistrot du coin Sèvres et Chomedy. Sitôt la porte embuée franchie, ça sentait bon le café frais fusant du percolateur et la gauloise blonde. Juchés sur les tabourets, les coudes sur le bord du zinc, on prenait nos cafés crème dans des verres à pied en trempant nos croissants-beurre.

Finis les sourires complices ou les baisers volés ! Pour les « autres » que tu rejoignais, j'étais, je ne devais être dans ces dimanches matins, que « le petit copain » qui venait te donner un coup de main. Au Parti, on était puritain.

Je sens encore dans les bras l'embarras du paquet de journaux que je hissais sur l'épaule en sortant du bistrot. Pour rejoindre la bouche de métro Sèvres-Babylone sur le coin du boulevard Raspail, on prenait le square en biais. D'en parler me fait entendre, comme étouffé, le bruit grinçant des gonds de la porte du jardin clôturé par des grilles époinçonnées par la rouille et les couches de peinture noire superposées. Peut-être pour couvrir le bruit de nos pas sur le gravier mouillé ou pour supporter les mots tus que les autres nous imposaient, peut-être aussi pour ne pas regretter les bonheurs du matin volés par le Parti, on se parlait à mots perdus en parcourant l'allée...

En fermant les yeux, au delà de mes bruits quotidiens, je crois entendre ta voix aux aigus assourdis, arrondis par le temps : « Demandez *L'Huma* ! Les *Lettres françaises* ! *L'Humanité-Dimanche* ! L'organe du Parti communiste français ! Demandez *L'Huma* ! »

Je repartais sur Raspail, le corps flou et l'âme triste : la vente de *L'Huma* était pour toi la messe du Parti. Les croyants n'aiment plus quand ils prient et je ne comptais plus. Anar, j'étais chien fou. Toi, tu fondais ta vie dans celle du Parti ; « Momo », son secrétaire, était ton grand frère et Staline un dieu-père lointain et débonnaire que tu adorais avec la foi du charbonnier. Parmi les maris, pour l'amant, les dieux sont les plus détestables ; quant à moi, pour le Parti à travers toi, j'étais le danger suprême : un « gauchiste petit-bourgeois ». Au bout de cinq à six fins de semaines, malgré nos rires d'enfants et nos corps enchantés, arriva ce qui devait arriver.

Je me surprends des fois, le dimanche matin au coin des rues, à guetter si quelqu'un ou quelque chose.... Je me souviens avoir vu, coin Saint-Laurent et Villeneuve, une petite vieille silencieuse, le visage carminé par le froid et la foi, tendant vers les passants la revue des témoins de Jéhova et d'avoir pensé à toi... Qu'es-tu donc devenue, Janine ou Véronique... enfin je ne sais plus ?

Pourtant en moi d'abord reste de toi une image transparente et grisée, mince et gracile, aux cuisses oblongues et aux seins menus, ondulant dans le jour gris d'un dimanche matin tombant en biais d'un vasistas. Puis lointain et aigu, sortit d'un des puits de ma mémoire, un cri : « Demandez *L'Humanité-Dimanche*... Demandez *L'Humanité* ! »

XYZ